

## XYZ. La revue de la nouvelle



### La toile de fond

Claudine Potvin

Numéro 11, automne 1987

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2934ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Potvin, C. (1987). La toile de fond. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (11), 72–72.

## La toile de fond

---

Claudine Potvin

Mon père vient de mourir. Bon débarras, dirait l'autre. Lui en parler. À quoi bon? Refuser le baiser final, la grande scène. Elle est encore là, figée dans le blanc. Parler d'elle et de mon père, autrement. Ne pas en parler. Taire le vent. Sa voix remonte, son portrait se dessine sur fond bleu. Mon regard pénètre la toile s'y déplace mouvances d'une main d'un bras d'un sexe. La chair effritée écorchée. La couleur s'émiette sèche mal écaille de points multicolores en chute.

Cet homme ne me dit rien. Solitaire inutile me trouble un peu bien sûr cette vie pour rien peuple réduit à l'instant. La fragilité des derniers mots me fait vaciller. M'accrocher au pied du lit, au drap blanc taché, tourner la tête pour ne pas sentir le regard vide se poser indifféremment sur les choses, se perdre sur ma main qui tremble, comprendre à quel point j'aime cet homme.

s'efface me déserte s'en va de moi me libère m'étreint s'absente murmures chuchotements fuites

Elle se tient de l'autre côté de la chambre m'accusant de son sacrifice, de sa folie. Si elle bougeait, je pourrais presque sentir la soie de sa blouse blanche entrouverte effleurer ma peau. Je pourrais presque sentir le doux parfum de ses jeunes seins pâles flotter autour du lit. Je pourrais presque rejoindre le bout de ses longs doigts effilés remplis de bagues. Or serti de pierres précieuses elle profonde comme l'émeraude femme de jade d'océans de rêves avortés menacée d'hivers en rafales de tempêtes de neige qui gonflent, s'enflent, de givres, de froids, de gerçures aux commissures des lèvres, de souffles nordiques. Une pierre au cœur toute peinte de blanc. Pour l'occasion peut-être. Se penche. Me touche. Me brûle. M'évanouis sous la cassure. Je cale et me perds dans les détails de la mort.

Souvenirs / mémoires / échanges de mon père me prenant sur ses genoux, son grand rire franc, sa force vite disparue, écrasée par les femmes de l'île. Un corps droit d'enfante fouillant la poitrine chaude, séchant ses larmes, collant sa joue son oreille tout contre elle entre lui et moi.